FEUILLETON DE LABEILLE.

NOUVELLE-ORLEANS, 13 JUILLET 1861.

AURELIE.

PREMIERE PARTIE.

XVIII—Suite.

A cette époque, on n'était pas familiarisé encore avec ces voyages aériens que de hardis aéronautes ont depuis renouvelés tant de fois.

La vue d'une jeune et jolie femme de l'extérieur le plus distingué, prête à braver les périls d'une pareille ascension, devait donc exciter un étonnement mêlé d'admiration.

—Mais vous me qui est cette jeune? se disaient les spectateurs assez rapprochés pour voir l'Idéale tranquillement assise dans la nacelle à côté de Raphaël.

—C'est la fiancée de M. Belmont, répondit-on.

—Ma foi! c'est un beau couple, on serait bien dommage qu'il leur arrivât malheur.

—Il paraît qu'il n'y a pas de danger. M. Belmont est sûr de son affaire. Il l'a déjà expérimentée en partie, et elle a réussi.

Raphaël, en effet, était parfaitement calme dans ce moment suprême qui allait décider du bonheur de sa vie. Seulement, ses yeux brillaient du feu de l'espoir, son beau front rayonnait d'exaltation, ses traits avaient alors une beauté idéale.

Cécile le contemplait avec orgueil. Elle se sentait fière d'être aimée de lui, fière d'être sa compagne, et l'énergique expression de ses traits charmans montrait qu'elle était digne de cet honneur.

Cependant les ouvriers occupés à retenir le ballon au niveau de sol, au moyen des cordes qu'ils tenaient en main, avaient tous les yeux fixés sur le jeune aéronaute.

Raphaël leur ayant enfin d'une voix forte:

—Lâchez tout!

A peine ces mots furent ils prononcés que le ballon s'élève majestueusement dans les airs.

Une immense clameur avait éclaté à cette vue.

Le multitude était frénétiquement enthousiasmée en suivant des yeux l'aéronaute, qui bientôt n'apparut plus que comme un point blanc dans l'espace.

Mais alors un second cri, un cri d'épouvante cette fois, s'échappe de toutes les poitrines.

Après un moment d'hésitation, le globe aérien redescendit avec une effroyable rapidité, et vint toucher à quelques milles de son point de départ.

On accourut de tous côtés.

Deux corps inanimés et presque méconnaissables gisaient là sous les plis du ballon entièrement dégonflé, et qui leur servait ainsi de glorieux linceul.

Après le premier moment de stupeur, on chercha la cause de cette terrible catastrophe.

On découvrit sur la soie de l'aérostat un large trou qui semblait provenir d'une brûlure faite au moyen de vitriol.

La soie n'avait dû être consumée qu'au bout d'un certain temps par ce liquide corrodé, de sorte que les infortunés voyageurs avaient pu s'élever très haut avant que la fatale brèche fût pratiquée dans leur logis vésicule; mais alors le gaz s'en étant échappé avec violence, l'aérostat avait été comme écrasé.

Comment cette brûlure avait-elle été faite?

On trouva dans l'atelier, au bas de la tendre devant laquelle le ballon avait été placé, une petite bouteille qui contenait encore quelques gouttes de vitriol, et un instrument en bois, grossièrement façonné, qui avait servi à lancer le dévorant liqueur.

Des ouvriers se rappelèrent qu'un effet, au moment même où l'aérostat s'enlevait, les virent deux de cette fenêtre s'étaient agités, et le bruit s'était répandu quelques secondes.

Mais quel était cet homme? Toutes les recherches furent inutiles, on ne put le savoir.

EPILOGUE.

Une année s'était écoulée depuis ce douloureux événement.

On était à la fin de l'hiver.

La journée avait été sombre et froide.

Paul et Aurélie, mariés depuis quelques mois, revenaient de l'église où avait été célébré, en son anniversaire de la mort de Raphaël et de Cécile, le service funèbre qu'on appelle le *bout de l'an*.

Tous deux étaient vêtus de deuil, et tous deux avaient le regard voilé de mélancolie.

—Pauvre frère du ciel!

—Hélas! et pauvre Cécile! ajouta Aurélie. Ah! elle étaient faits et l'autre bien aimée dans le pays. A la remarque de la foule qui nous a suivis à l'église! Plus d'une personne a pleuré comme moi durant le service.

—La bonne vieille Gertrude d'abord, dit Paul. Elle avait vu naître Raphaël.

—Et Mme de Grandchamp; je ne crois pas qu'elle survive longtemps à sa chère nièce. Le chagrin toujours aussi poignant de cette pauvre vieille est un spectacle qui fait mal, même quand on le partage.

—Pourtant elle a voulu nous accompagner jusqu'au cimetière; elle a voulu mettre la première couronne sur le tombeau de Cécile.

—Ces deux tombeaux sont des chefs-d'œuvre d'art, dit Aurélie. L'artiste a su donner de l'expression au marbre même, et l'on se sent vraiment les larmes aux yeux en les contemplant.

Les tombeaux dont parlait Aurélie avaient été exécutés en marbre blanc par d'habiles sculpteurs de temps. Ils venaient d'être placés dans le cimetière de Neuméril, par les soins de Paul et de sa femme, le jour anniversaire de la catastrophe qui avait coûté la vie à ces deux âmes.

Raphaël et Cécile reposaient dans l'éternité à côté l'un de l'autre.

Paul Belmont et sa jeune femme restèrent un moment silencieux, absorbés qu'ils étaient dans le douloureux souvenir que rappelait cette journée.

Aurélie rompit la première le silence.

—Nous n'avons pas encore fait nos tristes visites, dit-elle; il faut que nous allions demain à Saint Lô pour voir Clarisse, qui ne sous a dit être le plus souffrante.

—C'est une bonne et sainte pensée que vous avez là, mon amie, dit Paul.

—Je pense pour cette pauvre jeune fille, qui l'a tant aimé, reprit Aurélie, une vive sympathie, malgré le torts qu'elle a pu avoir envers lui, et qu'elle a s'efforce réparer autant qu'il était en elle.

—Sa vie, en effet, est bien faite pour inspirer de la pitié, ajouta Paul.

—Et moi-ti donc qu'elle ne recouvre point la santé!

La maladie de langueur qui la mine est du nombre de celles que la science a toujours été impuissante à guérir, répondit Paul.

Le lendemain, les deux époux partirent pour Saint Lô, après avoir visité en passant Marie Levoit. Ils voulaient demander à la mère de Sylvie la fille des nouvelles de ses autres enfans.

Paul et sa femme, gardant bonne mémoire de Nino, qui sans le savoir leur avait rendu un grand service, bouillaient de bienfaits la famille de la pauvre folle.

Marie Robel se reposait dans sa chaumière, dont mais nous sont pour elle si pour ses enfants. Ils avaient été placés, les uns à l'école, les autres en apprentissage. Aurélie avait maintenant les pétoyer jusqu'au jour où ils seraient en pouvoir de quelque bien état.

Quand les époux revinrent le soir de Saint-Lô, il faisait nuit.

A leur retour, ils rencontrèrent, à une centaine de pas du château, un mendiant qui leur tendit la main, et qui, à peine eut-il reconnu une autre personne, s'enfuit en appelant Aurélie.

Le mendiant qui passait un autre homme, assez vêtu, mais qui ne ressemblait à un mendiant par les haillons dont il était couvert, mais qui ne leur demanda rien.

—Ah! murmura cet homme, avec une accent de douleur, vous êtes heureux, vous autres! ... mais patience! ... vous le voir bientôt pleurer, ma belle dédaigneuse. Le jour viendra où vous ne rencontrerai seul celui que tu m'a préféré, et je saurai maintenant que c'est lui qui m'a trahi, et je pourrai compter que son affaire est finie.

Paul était rentré soucieux au château.

—Chose étrange! disait-il à Aurélie, je ne puis oublier de mes yeux la figure de ce dernier mendiant. Je ne l'ai aperçu qu'une seconde, au lueur de la lanterne de notre voiture, et pourtant je ne puis le rappeler ... mais où l'ai-je vu? Je le remarque!

—A Vilmarque!

—Je sais tenté de croire que c'est lui.

—C'est impossible, mon ami. Le misérable serait revenu depuis longtemps dans le pays après la condamnation par contumace qui l'a frappé, et qui serait certainement confirmée par un jugement définitif. Il y va de la vie pour lui.

Inclinée que Paul et sa femme soupçonnaient au sujet du dernier homme qu'ils avaient rencontré, redoubla le soir, conduisant, en compagnie du chateau, de proférer contre eux des paroles de menace.

Il est bien déjà commencé, grommela-t-il, à leur venger un peu d'eux en incendiant, par ci par là, quelques uns de leurs fermes; mais ce n'est pas suffisant pour mauvre de pauvre temps. Dans la vie d'homme des bois qu'ils m'ont fait mener, ils ne se donner quelques petites satisfactions, en attendant mieux; autrement je ne m'en crever d'ennui. C'est bien mon de la ... quand on n'a rien trouvé de bon sous en ... surtout de la soif! Oh! la soif! quel tourment sempiternel! J'ai beau boire, je n'en ... plus altéré. Heureusement, je pis ... savouré que la moitié de la bouteille de ... l'usage des poètres en bâtiment, ... trouvée par hasard dans la boutique ... le village, et que (je l'avoue) ... complètement oubliée de lui payer. ... avait je donc la tête! ... Ce que ... distraction! ... Mais je prends ... dans la fosse qui se trouve ... Ah! ... mal de désespérance ce brave ... ... interrompu dans ... l'apparition d'un individu ... ... coutumé devant lui.

Le mendiant d'où qui Paul et sa femme ... de faire l'aumône.

Au grognon, cria-t-il, je le retrouve donc ...

L'homme au trois-six leva les yeux et ne put ... de tressaillir en reconnaissant son ...

—Eh! ... votre chemin, monsieur, répondit-il ... nullement ébranlé et en prenant un ... gendarmesque offensé. Je n'ai rien à dire ... avec des gens de votre sorte.

—Je ne puis semblant de ne pas me reconnaître ... est de la frime. Je te reconnais, ... ignoble raisons pour cela. Ah! ... ... ah! ... leur farce pommeraie des ... inventer les gens avec de belles ... ... Amérique en récompense! et quand ... fait, ni vu ni connu, monsieur ... ... plus d'Amérique que dans mon ... Mais le moment est venu de prendre ma ... ... je me suis promis de te donner ... ... la première rencontre, et la vie ... ... mieux me promener que toi. ... ... pourquoi crois qu'il viendrait ... ... de ton adversaire, ou dernier ... ... de haute taille, persiennant dire d'un ... ...